

Rêve et réalité*

Comment la force d'une utopie engendra les États-Unis

Markus Osterrieder

L'histoire des États-Unis ne se recouvre nullement avec celle de l'Amérique, car cette dernière ne commence ni avec Christophe Colomb, ni avec Cortés, ni avec la manière dont les Européens rêvaient des lointaines contrées de l'Ouest entre le XV^e siècle et le jour où ils donnèrent finalement au continent entier le nom usité aujourd'hui. On pourrait bien plus relater la première apparition de l'homme sur le continent américain, parler de l'homme de Kennewick et des premiers pas de l'agriculture après 7000 av. J.-C., ou bien, et avant tout, évoquer les multiples civilisations indiennes évoluées ayant existé depuis le néolithique, qu'elles aient été sédentaires ou nomades, urbaines ou rurales.

Mais il faut chercher naturellement très profond les raisons pour lesquelles, dans la conscience de nombreux citoyens des États-Unis, la construction politique de leur pays est tout bonnement identique à la notion d'« Amérique ». Le *Grand Narrative*, répertoire d'ouvrages fondamentaux établi par le Columbia College de New York et par l'université de Chicago, qui joua un rôle fondamental dans les cursus universitaires des années vingt aux années soixante du XX^e siècle, et donc dans la conscience de l'élite nationale, a contribué, entre autres, à constituer cet état d'esprit ; il dépeignait une « évolution de l'Occident » prenant son départ en Grèce pour culminer avec la naissance des États-Unis¹. Car l'écriture de l'histoire influence la conscience qu'a l'individu, ou une société entière, de soi-même et des autres ; elle essaie de leur transmettre une représentation de leur identité et de leur sentiment d'appartenance, voire également le sens profond de leur propre existence.

L'un des penseurs les plus éminents des États-Unis, le politologue Samuel Huntington (né en 1927), professeur à l'université d'Harvard,

* Article paru dans le mensuel *Die Drei*, année 2006, N° 8-9 pp. 17-25. Traduit de l'allemand par Benoît Journiac avec l'autorisation de la rédaction.

accomplit cette restriction dans sa caractérisation du « *noyau de l'identité américaine* » par ces paroles: « *L'Amérique ne prit pas son départ en 1775, en 1776 ou en 1787. Elle commença avec les premières communautés de colons de 1607, 1620 et 1630. Ce qui advint dans les années soixante-dix et quatre-vingt du XVIII^e siècle était enraciné dans la société et dans la culture anglo-américaine protestante qui s'était développée au cours d'un siècle et demi. C'était un produit de cette société et de cette culture*². » Huntington ne se contente pas d'identifier l'Amérique, le « Nouveau Monde », aux États-Unis, il voit l'identité de ces deux entités déterminée par un héritage particulier de la civilisation européenne et par la couche sociale qui porte cette identité, couche sociale que l'on a condensée en l'acronyme WASP³ : blanc, anglo-saxon, protestant. Défenseur acharné d'un renouveau national, Huntington craint que le « *noyau de l'identité américaine* » ne soit perdu avec l'influence grandissante des Latino-Américains (aussi bien d'origine européenne que d'origine indo-américaine » ou des Afro-Américains, et que cela n'entraîne la perte du « rêve » qui unit la nation.

Dans la réalité, le projet d'une utopie politico-sociale vit le jour en 1607 avec la fondation de la première colonie anglaise permanente à Jamestown, en Virginie. Ce projet devait conduire à la fondation des États-Unis d'Amérique en 1776 et à la naissance d'un « *American dream* » et de la conscience d'une mission. De ce point de vue, il importe peu que la première implantation européenne sur le sol nord-américain ait été le fait des Espagnols dès 1565, en Floride ; cette implantation ne fut pas mise en lien avec cette utopie. Même le Canada, proche parent sur le plan linguistique et sur le plan historique, n'a pas non plus de lien au sens étroit avec cette promesse.

Le nouvel Israël protestant

L'*American dream* possédait dès l'origine une tête de Janus, il rêvait dans deux directions différentes. Il y avait d'une part l'utopie des colons qui devaient leur arrivée en Amérique à leur qualité de dissidents religieux ou politiques, ou bien à la nécessité économique. Ils espéraient y trouver un espace de réalisation de leurs souhaits personnels, de leurs aspirations et de leurs représentations, et notamment le bien-être matériel – dans un pays dont les frontières territoriales reculaient de plus en plus et qui, de ce fait, promettait des possibilités infinies. Pour les protestants de

Nouvelle-Angleterre et de Virginie, puritains, presbytériens ou congrégationnistes, mais également pour ceux qui vivaient près des frontières, les Allemands ou les Irlando-Écossais (pour la plupart originaires d'Ulster) de Pennsylvanie, de Caroline du Nord et de Caroline du Sud, le « Nouveau Monde » était une « terre promise » ; pour y parvenir, ils avaient fui l'oppression subie sur le vieux continent, l'Europe, comme les Juifs avaient fui naguère l'Égypte où ils étaient maintenus captifs. Comme ces derniers, on avait été choisi par Dieu pour une alliance sacrée (*covenant*), afin de fonder dans le nouvel Israël, sur le sol américain, des communautés qui réaliseraient le « *Commonwealth of God* », le règne de Dieu sur la terre, où régneraient justice, liberté et paix⁴.

Longtemps avant la déclaration d'indépendance de 1776, les colons évoquaient l'idée d'un élargissement futur de l'Amérique jusqu'au Mississipi, ou même jusqu'au Pacifique ; pour eux, cette terre deviendrait le pays puissant de l'avenir, possédant un « destin manifeste » (*manifest destiny*⁵). « *Nous, les Américains, nous sommes un peuple particulier, élu – l'Israël de notre temps* », telles sont les paroles d'Herman Melville (1819-1891) dans son roman *White Jacket ou La vie à bord d'un navire de guerre*, « *Nous portons l'arche des libertés du monde. [...] Les autres nations devront bientôt nous suivre. Nous sommes les pionniers du monde ; l'avant-garde, envoyée par la terre inculte des choses non essayées, pour ouvrir une voie dans le Nouveau Monde qui est le nôtre. Notre force réside en notre jeunesse ; notre sagesse, elle, dans notre inexpérience*⁶. »

Il est, certes, question du fait d'avoir été choisi, mais cette qualité était, dans l'idéal, transmissible aux générations suivantes de nouveaux arrivants. En outre, l'utopie des colons, de ceux qui vivaient au voisinage des frontières et des pionniers était caractérisée dans une large mesure par une méfiance à l'égard de toute concentration et de toute centralisation de la puissance étatique et économique. Le « rêve américain » avait cependant encore un second visage : on pouvait penser l'utopie tout aussi bien de manière élitiste, portée par le petit nombre de ceux qui pouvaient pénétrer les secrets spirituels à la base des slogans lancés vers l'extérieur. Car d'où provenait en réalité la force qui enflammait aussi extraordinairement, en Amérique, la volonté et les actes des hommes, leur permettant de conférer une forme matérielle concrète à leurs rêves élevés ? Et cette force avait-elle un lien quelconque avec l'action particulière du sol américain sur l'être humain ?

Nova Atlantis

La plupart des historiens étendent un voile de silence sur les contacts précoces de l'« Ancien Monde » avec le continent américain, contacts qui remontent loin dans les temps préchrétiens⁷. En effet, les Vikings norvégiens ne furent pas les seuls à naviguer durant le haut Moyen Âge sur l'Atlantique Nord, où régnait avant l'an 1200 un climat nettement plus doux qu'aujourd'hui. Le moine irlandais Brendan⁸ s'était déjà rendu dans le Nouveau Monde entre 536 et 552, et d'autres chrétiens irlandais suivirent son exemple, pour étudier en Amérique du Nord des maladies liées au phénomène du magnétisme terrestre⁹, parce que dans cette région, les forces électromagnétiques « *agissent sur le corps de la même manière que l'aimant sur l'acier*¹⁰ ». Les Gallois, d'origine celtique, quant à eux, racontaient des légendes de la découverte de l'Amérique par un certain Owain Gwynedd, un prince du nord du Pays de Galles, qui aurait traversé l'Atlantique avec dix navires. Ses descendants se seraient mêlés à une tribu indienne¹¹, les Mandan, qui, à en croire le récit, pratiquaient l'agriculture dans le Dakota du Nord, et furent ensuite décimés par une épidémie de varicelle introduite en 1837-1838 par les conquérants blancs.

Il revint également à un Gallois de redécouvrir la légende d'Owain Gwynedd au début des Temps modernes, et d'exprimer les thèmes spirituels de cette utopie en des images aux contours précis. John Dee (1527-1608), esprit universel et occultiste, qui élaborait pour sa reine, Élisabeth I^{re}, les fondements idéologiques de la suprématie maritime anglaise en train de se constituer, considéra, comme Francisco López de Gómara¹² avant lui, que le continent américain n'était autre que la mythique Atlantide engloutie. Les Aztèques ne nommaient-ils pas eux-mêmes Aztlan leur mythique contrée d'origine ? L'Atlantide américaine avec ses forces devait devenir une colonne porteuse dans l'édifice de l'*Imperium Brytanicum*, « *dans le but de rénover et de renforcer les fondements et les remparts du Templum Pacis (temple de la paix) ou Temple de Salomon, je veux dire de toute la monarchie britannique*¹³. »

Une génération plus tard (en 1626), s'appuyant sur la vision de John Dee, Francis Bacon (1561-1626), chancelier de la couronne britannique et cofondateur de la science positiviste, formula une utopie sociale qu'il nomma *Nova Atlantis* et qui concernait ouvertement les nouvelles implantations anglaises en Virginie et au Maryland. Au sein de la société

élitiste de la Nouvelle Atlantide, il y avait « *l'institution d'un certain ordre ou d'une société que nous nommons tantôt la Maison de Salomon, [...] tantôt le "collège des œuvres des six jours"* ». Cet ordre devait subordonner tout le savoir à la puissance et à la domination d'une oligarchie, dans le but d'instaurer sur terre un « Paradis » matérialiste ; il fallait aussi que le savoir puisse connaître des applications technologiques, qu'il soit exploitable financièrement et utilisable à la guerre. Cependant, les voies par lesquelles on devait introduire un tel paradis utilitariste devaient rester dissimulées au reste de l'humanité¹⁴.

Ainsi, le peuplement de la côte est de l'Amérique du Nord encouragé par le roi Jacques I^{er} (James Ist) n'était pas mû exclusivement par des motifs commerciaux, ou matériels, même si le commerce du tabac était extrêmement lucratif. Il s'agissait bien plus de donner forme peu à peu à une *Utopia* de l'hémisphère anglophone, en opposition ouverte aux puissances « papistes » de l'Espagne des Habsbourg et du Portugal avec leurs colonies d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud. Dans l'entourage de la fraternité secrète qui se faisait appeler « *School of Night* » (École de la nuit), et qui comptait parmi ses membres ou ses sympathisants des hommes comme John Dee, Sir Walter Raleigh, Francis Drake, Richard Hakluyt, Philip Sidney, Edmund Spenser et Robert Fludd¹⁵, on voulait même établir à cet effet un « calendrier parfait » basé sur un rythme de 33 ans, pour agir en sens contraire de la réforme grégorienne du calendrier, d'origine papale. Pour le calcul de ce calendrier, le 77^e parallèle jouait le rôle décisif, un rôle quasiment sacré¹⁶, et ce parallèle traversait la Virginie, passant par l'endroit où devait être érigée deux siècles plus tard la capitale des États-Unis, Washington D.C.

La poursuite du bonheur

En 1776, les habitants des 13 colonies, menés par leurs « pères fondateurs », avaient conquis l'indépendance vis-à-vis de la couronne britannique. Cependant, lors de la proclamation des États-Unis, tout comme lors de la pose de la pierre de fondation de la nouvelle capitale fédérale en avril 1791 au cours d'un rituel maçonnique solennel, il apparut que l'idée « anglophone » de la « Nouvelle Atlantide » devait, sous la forme de la reconstruction du Temple de Salomon, donner au pays une vision et un but – même si la forme extérieure était caractéristique de l'Amérique¹⁷. En effet, même si, sur le continent américain, la lutte entre

les volontés d'hégémonie anglaise et française avait depuis longtemps cessé au bénéfice de la Grande-Bretagne, même si les révolutionnaires américains restaient fidèles à la culture et à la langue anglaises, c'est bien l'influence française (en 1778, on conclut une alliance avec la France) qui conduisit à faire émerger la conscience américaine d'être porteur d'une mission et à la fixer dans des documents emplis de solennité comme la Déclaration d'indépendance, les « Articles de confédération » [la constitution] et le « *Bill of Rights* ».

Les écrits, avec leur allure de programme, avec leurs traits parfois pathétiques et doctrinaires, dans lesquels on peut reconnaître, outre l'univers conceptuel de John Locke, l'influence de l'esprit français, devinrent les textes sacrés, les textes rituels d'une utopie de l'humanité dont l'action et la validité étaient comprises comme universelles dès le début¹⁸. Le rédacteur principal de la déclaration d'indépendance fut Thomas Jefferson (président des États-Unis de 1801 à 1809), grand ami des Français et soutien de leur révolution de 1789, mais qui considérait cependant trois Anglais, Locke, Francis Bacon et Isaac Newton, comme les trois hommes les plus importants à avoir jamais existé¹⁹. Ce n'est pas pour rien que la déclaration d'indépendance commence par la Déclaration des droits de l'homme, au nombre desquels on compte les droits conférés à chaque individu par le Créateur, les droits imprescriptibles à la vie, à la liberté, à l'aspiration ou à la poursuite du bonheur (*pursuit of happiness*), les éléments fondamentaux du rêve américain. De manière caractéristique, la « poursuite » est nommée parmi les droits fondamentaux, et non pas la réalisation du bonheur, comme cela aurait été le cas dans le socialisme révolutionnaire européen. La *pursuit* constitue le sol sur lequel les facultés propres à l'individu (au sens de l'utopie) peuvent se réaliser. De ce fait, il n'est pas non plus question d'aspiration commune, mais seulement de ce que tous les hommes ont le même droit à la *pursuit*, droit dont ils peuvent faire usage ou non.

Les paradoxes de la démocratie

La justification révolutionnaire de l'utopie américaine²⁰ s'enveloppa donc dans plusieurs paradoxes. Nourrie des idées développées par la philosophie des Lumières en Angleterre et par celles de la franc-maçonnerie (à laquelle appartenaient de nombreux pères fondateurs²¹), elle était antipapiste. Et cependant, la Rome antique, sous la forme de la

république patricienne, était son modèle plus ou moins clair. Il devait fortement déterminer le style architectural de la capitale fédérale, Washington, la nouvelle Rome au bord du Potomac, de même que l'organisation des institutions politiques²² (comme le Sénat, le Congrès, etc.). En conformité avec cela, la volonté de suprématie inhérente au « papisme » se déplaça simplement de la religion à la politique financière, à la « *universal church of money with its own curia* », comme David Rockefeller devait le formuler tout à fait pertinemment en 1979²³.

Dès après la proclamation de l'indépendance commença le conflit entre les forces qui, comme Thomas Jefferson, voulaient maintenir à l'intérieur de certaines limites le pouvoir du gouvernement central et renforcer le rôle politique des « petites gens », et ceux qui, comme Alexander Hamilton (1757-1804), ne faisaient pas confiance à la « masse animale » versatile et misaient sur la classe des « riches et bien nés », car ces derniers – industriels, banquiers et investisseurs – promettaient la stabilité et l'ordre. D'où, également, la résistance acharnée contre les plans de Hamilton, encouragés par James Rothschild, de mettre sur pied une banque centrale sur le modèle de la Banque d'Angleterre. Il faudra attendre l'influence machiavélique du plus proche conseiller de Woodrow Wilson, Edward M. House (1858-1938), auquel on doit le *Federal Reserve Act*, pour que des banques américaines puissent ouvrir en 1913 des filiales à l'étranger, et pour que soit créée une banque centrale (privée), la *Federal Reserve*, ce qui permit aux États-Unis de devenir durant la Première Guerre mondiale la puissance financière mondiale dominante.

Cependant, lorsqu'un président comme Andrew Jackson essaya, après 1828, de renforcer la démocratie proche du peuple, ce ne furent pas toujours, paradoxalement, les libertés qui furent renforcées, comme le remarquèrent dès cette époque des observateurs avertis tel qu'Alexis de Tocqueville : car l'égalité revendiquée par les masses, qui se retrouvait notamment dans le domaine de la consommation, réduisait à néant l'espace de développement individuel et conduisait à la domination aussi despotique qu'ignorante du « roi chiffre ». Cent ans plus tard, on douta même du fondement politique de la démocratie elle-même : le citoyen moyen ne possédait, pensa-t-on alors, ni la capacité de donner forme à la vie sociale, ni l'intérêt pour ce domaine. De ce même point de vue, la théorie du gouvernement « *by the people* » était purement et simplement erronée, elle partait d'une abstraction, d'une opinion publique qui ne serait qu'un fantôme. Il faudrait plutôt faire la différence entre *insiders* et

outsiders, c'est-à-dire entre les personnes qui possèdent l'accès à des informations et celles auxquelles cet accès est refusé. Lors de décisions, la société devrait disposer d'un droit de veto, mais, ceci posé, ne pas intervenir dans les processus de décision quotidiens. Les *insiders* pourraient alors poursuivre leur tâche sans entraves et « libérer » le public de décisions qu'il ne pourrait de toute façon pas prendre, vu son incompetence.

Du *dream* à l'Empire

Bien qu'il déplaise jusqu'aujourd'hui à la conscience de soi américaine de se percevoir comme *Imperium*, la métamorphose inexorable de la république introvertie, prônant l'isolationnisme politique, à l'*Imperium* expansionniste, revendiquant une force hégémonique correspondant à sa puissance, était tout autant prédéterminée aux États-Unis que dans la Rome antique²⁵. Non seulement les moteurs économiques et ceux liés à la politique économique, mais aussi les forces de volonté et d'action agissant littéralement de manière « électrisante », célébrées en 1867 par Walt Whitman (« *I sing the body electric* »), étaient trop fortes. Archibald Cary Coolidge, professeur à Harvard et premier rédacteur en chef de *Foreign Affairs*, la revue du *Council on Foreign Relations*, cercle de réflexion (*Think Tanks*) de l'élite, constatait ceci en 1908 : « *Nous, le peuple des États-Unis, nous ne pouvons pas choisir si nous devons ou non jouer un rôle important dans le monde. Le destin, le cours des événements l'ont établi pour nous à l'avance. Nous devons jouer ce rôle. Nous pouvons seulement décider d'aller le jouer bien ou mal*²⁶. » L'ordre des « *Knights of the Golden Circles* », installé dans les États aristocratiques du Sud, conçut pour la première fois autour de 1855 le rêve d'un empire dominé par la « race anglo-saxonne » qui devrait s'étendre du Mississippi au Mexique et à la Colombie, en passant par les Caraïbes²⁷. Lorsque ces rêves furent anéantis lors de la guerre civile américaine de 1861-1865, cela ne sonna nullement le glas de l'alliance entre la noblesse financière et les impérialistes ayant conscience de leur mission. C'est pourquoi Abraham Lincoln lança en 1864 cet avertissement : « *Il s'est vraiment agi d'une période de mise à l'épreuve pour la république. Mais je vois approcher pour le futur proche une crise qui me ronge et me fait trembler pour la sécurité de mon pays. Comme conséquence de la guerre, des entreprises ont acquis des positions dominantes, et il va en découler une période de corruption aux niveaux élevés. Et la puissance financière du*

pays va essayer, en manipulant les préjugés des gens, d'élargir sa domination jusqu'au moment où toute la richesse sera accumulée dans les mains d'un petit nombre, et où la république sera mise à mal. J'éprouve, même en plein milieu de la guerre, plus que jamais auparavant, de la peur pour la sécurité de mon pays²⁸. »

Une génération plus tard, les sombres pressentiments de Lincoln devaient devenir une réalité sociale. Alors que les profondes blessures laissées par la guerre de Sécession de 1861-1865 guérissaient peu à peu, les États-Unis étaient devenus une puissance impérialiste avant la fin du siècle, du fait de l'industrialisation en croissance rapide. Des hommes comme Theodore Roosevelt (président de 1901 à 1909) et Brooks Adams posèrent après 1897 la pierre de fondation de la domination américaine sur le monde²⁹. C'est Woodrow Wilson, président des États-Unis de 1913 à 1921, qui sut finalement fondre en un tout les intérêts politiques de l'*establishment* financier, économique et politique et la conscience d'une mission de l'utopie religieuse. Avec une ardeur messianique, il s'engagea en faveur d'un système universel et international en politique et en économie, qui mettrait définitivement fin à toute forme d'impérialisme et de socialisme révolutionnaire en répandant sur la planète entière les principes du libéralisme et du libre-échange. Wilson croyait fermement « *que l'Amérique porte haut la lumière qui rayonnera sur toutes les générations à venir et qui conduira les pas de l'humanité vers les buts que sont la justice, la liberté et la paix*³⁰. » En 1915, Wilson avait, avec des paroles caractéristiques, lancé cette exhortation aux participants à un « congrès de technique de vente » : « *Partez, vendez les biens qui rendent le monde plus agréable et plus heureux, et convertissez-le aux principes fondamentaux de l'Amérique*³¹ ! » *Ex occidente lux* – à savoir sous la forme des ampoules électriques étincelantes de Westinghouse.

La force de rayonnement durable du « rêve américain » au XX^e siècle ne reposait ainsi nullement sur la seule supériorité en moyens matériels, mais d'une part, sur son lien intime avec le monde de pulsions, de désirs, d'aspirations et de souhaits propres à tout être humain moderne, et de l'autre, sur le lien mystérieux avec les forces de la nature telles que l'électromagnétisme, que l'on pouvait trouver aussi bien dans la technique extérieure que dans le corps humain³².

Un autre niveau encore réside derrière cette couche psychique-matérielle du « rêve américain ». Sa lumière ne provient pas d'ampoules électriques. Elle rayonnait par exemple dans les plantations de coton

lorsque les esclaves noirs évoquaient dans leurs chants leur sauveur, celui qui leur donnait de la force. Ils le sentaient se déplacer parmi eux comme un frère et ils le nommaient Maître Jésus. Cette même lumière rayonnait dans tous les innombrables mouvements et initiatives qui essayaient de réaliser sur le sol américain la plus noble de toutes les utopies: la libération intérieure et extérieure de l'être humain. « *Craignez le temps où les bombes ne tomberont plus, et où les avions existeront encore... car chaque bombe est la preuve que l'esprit n'est pas mort. [...] Craignez le temps où l'Humanité refusera de souffrir, de mourir pour une idée, car cette seule qualité est le fondement de l'homme même, et cette qualité seule est l'homme, distinct dans tout l'univers*³³. »

NOTES

1. David Gress, *From Plato to Nato : The idea of the West and its opponents*, New York 1998, p. 29-48.
2. Samuel P. Huntington, *Qui sommes-nous ? : identité nationale et choc des cultures*, O. Jacob, Paris, 2004.
3. L'expression WASP est due à Erdman B. Palmer. Voir *Ethnophaulism and ethnocentrism*, in *The american Journal of sociology*, 67:4 (1962), p. 442. L'expression a été popularisée par E. Digby Baltzell. Voir *The protestant establishment : aristocracy and caste in America*, New York 1964.
4. H. Richard Niebuhr, *The kingdom of God in America*, Wesleyan University Press, Middletown, Conn., 1988 ; *God's new Israel : religious interpretations of american destiny*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1998.
5. Kevin P. Phillips, *Cousins wars : religion, politics and the triumph of anglo-America*, New York 2000, p. 116 sqq.
6. Herman Melville, *White Jacket ou La vie à bord d'un navire de guerre* Julliard, Paris, 1992, chap. 36.
7. Barry Fell, *America B.C. ancient settlers in the New World*, Pocket Books, New York, 1989 ; *Saga America*, Times Books, New York, 1980 ; Frederick J. Pohl, *Atlantic crossings before Columbus*, Norton, New York, 1961 ; Geoffrey Ashe, *Land to the west; St. Brendan's voyage to America*, Viking Press, New York, 1962 ; Hjalmar R. Holand, *Explorations in America before Columbus*, Twayne Publishers, New York, 1956 ; Louis Kervran, *La vraie découverte de l'Amérique du Nord par les Européens*, Paris, 1978.
8. Louis Kervran, *Brendan, le grand navigateur celte du VI^e siècle*, Paris 1977, p. 189-211.
9. Rudolf Steiner, conférence du 16 nov. 1917 à Saint-Gall, in *Derrière le voile des événements*, GA 178, Éditions Triades, Paris, 1999. Ce n'est pas pour rien que le médecin états-unien Robert Becker, pionnier dans le domaine de la médecine électrique, fut le premier à formuler dans le monde universitaire, en

- 1963, la thèse selon laquelle l'environnement magnétique naturel conditionné par la géographie exerce vraisemblablement une influence sur la santé et le comportement humains.
10. Albert le Grand, *De natura locorum*. Cité d'après Eleanor C. Merry, *The flaming door : the mission of the celtic folk-soul*, Floris Books, Edinburgh, 1983, p. 49.
 11. Emrys G. Bowen, *Britain and the Western seaways; a history of cultural interchange through Atlantic coastal waters*, Praeger, New York, 1972.
 12. Francisco López de Gómara, *Histoire generale des Indes Occidentales, et terres neuves, qui jusques à present ont esté decouvertes*, Num. BNF de l'éd. de Cambridge, site internet gallica.bnf.fr.
 13. John Dee, *General and rare memorials pertayning to the perfect arte of navigation*, Londres 1577, p.14.
 14. « Il est également habituel chez nous de déterminer avec soin ce qui, de nos inventions et des résultats de nos expériences, est approprié à être rendu public, et ce qui ne l'est pas. Oui, nous nous engageons même tous par serment à garder secret ce que nous avons décidé de garder secret. » Francis Bacon, *Nova Atlantis*. In *Der Utopische Staat*, publié par Klaus J. Heinisch, Reinbek 1960, p. 214.
 15. Muriel C. Bradbrook, *The school of night; a study in the literary relationships of Sir Walter Raleigh*, Russell & Russell, New York, 1965.
 16. Robert Poole, *Time's alteration : calendar reform in early modern England*, UCL Press, London, Bristol, Pa., 1998.
 17. David Ovason, *The secret zodiacs of Washington DC, Was the City of stars planned by masons?*, London, Random House UK Ltd, 1999.
 18. Voir les remarques judicieuses de Karl Heyer, dans *Wege der neueren Staats- und Sozialentwicklung*, 3^e partie, *Gestalten une Ereignisse vor der französischen Revolution*, Stuttgart 1964 (= *Beiträge zur Geschichte des Abendlandes*, vol. 6), p. 258-260.
 19. Thomas Jefferson, *The life and selected writings of Thomas Jefferson*, publié et pourvu d'une introduction par Adrienne Koch & William Peden. The Modern Library, New York, 1944 ; Gordon S. Wood, *The creation of the American republic*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1969, p. 54.
 20. Gordon S. Wood, *Ibid.*, p. 54.
 21. Allen E. Roberts, *Freemasonry in american history*, Macoy Pub. & Masonic Supply Co, Richmond, Va., 1985.
 22. Peter Bender, *Weltmacht Amerika – Das Neue Rom*, Klett-Cotta, Stuttgart, 2004.
 23. Eric Darton, *Divided we stand : a biography of New York's World Trade Center*, Basic Books, New York, 2001, p. 76.
 24. Walter Lippmann, *The phantom public*, Transaction Publishers, New

- Brunswick, 1993. Lippmann en arriva à cette constatation (tendancieuse) parce que, comme d'autres personnalités de l'*establishment* politique et financier réclamant un rôle hégémonique des États-Unis, il ne voulut pas admettre le fait que le pays retombe dans une politique isolationniste après 1919. Dans le même esprit élitiste, Samuel Huntington écrivit en 1975, à la fin de la guerre du Vietnam et après le *Watergate* : « *La vulnérabilité du gouvernement démocratique [...] ne repose pas en première ligne sur une menace extérieure, [...] mais sur la dynamique interne de la démocratie elle-même dans une société hautement cultivée, mobilisée et participante. [...] Quelques-unes des difficultés actuelles à gouverner [...] proviennent d'un trop-plein de démocratie.* » Extrait de Michel Crozier, Samuel P. Huntington, Joji Watanuki, *The crisis of democracy : report on the governability of democracies to the Trilateral Commission*, University Press, New York, 1975, p. 113 sq.
25. Niall Ferguson, *Colossus : the rise and fall of the american empire*, Penguin Books, New York, 2005.
 26. Archibald C. Coolidge, *The United States as a world power*, The Macmillan Company, New York, 1908, p. 373 sq.
 27. Phillips 2000, p. 349 sqq. ; Reginald Horsman, *Race and manifest destiny : the origins of american racial anglo-saxonism*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1981
 28. Lettre de Abraham Lincoln au colonel William F. Elkins, du 21 novembre 1864, in : Emanuel Hertz, *Abraham Lincoln, a new portrait*, H. Liveright, Inc., New York, 1931, p. 954.
 29. Warren Zimmermann, *First great triumph : how five Americans made their country a world power*, Farrar, Straus and Giroux, New York, 2002 ; Arthur F. Beringause, *Brooks Adams : a biography*, Knopf, New York, 1955 ; Howard K. Beale, *Theodore Roosevelt and the rise of America to world power*, Johns Hopkins paperbacks ed., Baltimore, 1984. Brooks Adams (1848-1927) pronostiquait déjà ceci : « *Au cours des cinquante années à venir, "the United States will outweigh any single empire if not all empires combined".* ». Extrait de *The new empire*, The Macmillan Company, New York, London, 1902.
 30. Discours prononcé à Philadelphie les 4 juillet 1914, in : *The public papers of Woodrow Wilson : The new democracy*, édité par R.S. Baker et W.E. Dodd, Harper and Brothers, New York and London, 1926, Vol. 1, p. 148.
 31. N. Gordon Levin, *Woodrow Wilson and world politics ; America's response to war and revolution*, Oxford University Press, London, New York, 1970.
 32. Cf. Markus Osterrieder, entre autres : *Der Krieg aller gegen alle und die Geburt einer neuen Brüderlichkeit*, Stuttgart, 1998, chap. « Électricité et conscience ».
 33. John Steinbeck, *Les raisins de la colère*, chap. XIV, Folio, p. 210.